

ÉLOGE

DE

COURT DE GÉBELIN.

ÉLOGE

DE

COURT DE GÉBELIN,

De plusieurs Académies, Censeur Royal, & Président Honoraire perpétuel du Musée de Paris.

Par M. le Comte d'Albon, de la plupart des Académies de l'Europe.

Nullius in verba.



A AMSTERDAM,

Et se trouve à Paris,

Chez Moutard, Imprimeur-Libraire de la Reine, de Madame, & de Madame Comtesse d'Artois, rue des Mathurins, Hôtel de Cluni.

M. DCC. LXXXV.


WELLCOME
LIBRARY
INSTITUTE



ÉLOGE

DE

COURT DE GÉBELIN.

Spiritus intus alit, totamque infusa per artus
Mens agitat molem, & magno se corpore miscet.
Virg. Æneid. Lib. VI, v. 724.

Les rangs, les dignités, les places, sont les titres les moins légitimes pour obtenir des éloges. Un Citoyen, dans quelque condition qu'il soit placé, s'il a bien servi sa Patrie, si ses talens & ses connoissances ont tourné à la gloire des Lettres, est l'homme qu'il faut exposer aux regards publics. Celui qui a éclairé son Siecle & les Siecles à venir, a droit à la reconnoissance des Peuples. Vivant, il mérite des hommages qui honorent sa personne; mort, on doit à sa cendre un monument qui la distingue de celle du vulgaire. Aucun homme peut-être ne

fut plus digne de ce tribut flatteur que Court de Gébelin, enlevé à l'Europe ſavante. Il fut érudit, non pas comme ceux qui ſavent beaucoup de mots & très-peu de choſes, dont preſque tout le mérite eſt dans la mémoire, la patience, le travail, & qui, ſans rien ajouter aux progrès des Lettres, n'éclairent l'ignorance que par une lumiere empruntée. Court de Gébelin vit la Science en grand, & il en recula les bornes : il réfléchit, il compara, il combina, & lia ſes idées, pour en former un ſyſtême, que j'appelle le *vrai ſyſtême de la Nature*. Quelques Ecrivains en avoient jeté les fondemens ; lui ſeul a élevé, d'une main hardie, l'édifice qui bravera l'injure des Siecles, & dont la poſtérité, toujours admiratrice des Ouvrages de génie, ſentira le prix bien plus que nous.

Si je me bornois à parler de ſes Ecrits, je ne célébrerois qu'à demi ſon triomphe, & j'ometrrois une des plus belles parties de ſon éloge. Je peindrai donc encore la bonté de ſon ame, & les autres qualités ſociales qui l'ont rendu un modele à propoſer. En conſidérant dans lui l'Homme public, je n'oublierai pas l'Homme privé : comme Homme public, il a été le guide & le flambeau de ceux qui déſirent d'acquérir des connoiſſances ; comme l'Homme privé, il a montré le déſintéreſſement, la dou-

ceur, la franchiſe, & la naïve ſimplicité, dont le charme délicieux fait tant aimer & rechercher. Loin de moi ces ornemens frivoles, ces figures, ces mouvemens impoſans d'une fauſſe éloquence, qu'on emploie pour couvrir la ſtérilité d'un ſujet. Préſenter ſans art le portrait de l'illuſtre Savant dont nous regrettons la perte, c'eſt le louer de la maniere la plus digne de lui.

Il eſt des hommes qui n'ont pas beſoin d'aïeux pour rendre leurs noms éclatans; leur mérite ſeul les anoblit & les éleve. La grandeur qui vient du génie, eſt bien différente de cette grandeur étrangere, qui n'eſt que l'ouvrage du préjugé; & telle fut celle de Gébelin. Si je parle donc de ſa naiſſance, c'eſt parce que tout intéreſſe dans la vie d'un homme dont la célébrité fait époque dans les Sciences.

Cet Ecrivain naquit à Nîmes en 1725, de parens honnêtes. Son pere (1), obligé par les conjonctures de quitter le royaume qui l'avoit vu naître, choiſit pour demeure un pays (2), où la Nature, ſi brillante de richeſſes, le caractere particulier du Gouvernement, les mœurs antiques, & le commerce liant des Peuples qui l'habitent, invitent ſi fort à l'inſtruction. Gébelin y fut amené

(1) Il étoit Proteſtant.

(2) La Suiſſe.

très-jeune, & l'on obtint pour lui des Lettres de naturalité. Son pere avoit beaucoup de lumieres. Devenu bientôt Pasteur de Lauzanne, il sentit combien il lui importoit de donner à ce fils chéri une éducation, qui, en formant l'esprit, éclaire l'ame, & la prémunit contre le danger des passions. Aussi, pour contenter le vœu de la Nature, la même dans tous les cœurs, ne voulut-il point le confier à des hommes mercenaires, & fut-il son premier Instituteur. Devoir sacré dont on ne peut rompre les liens, si l'on a pour ses enfans des entrailles paternelles, & cependant devoir bien rarement rempli! Doué d'un esprit actif & précoce, d'une conception prompte, d'une forte imagination, d'un jugement juste, d'un discernement exquis, & d'une merveilleuse sagacité, Gébelin eut de certains organes, qui furent lents à se former, car à l'âge de sept ans il ne parloit presque pas encore. Seroit-ce parce que la Nature s'épuise quelquefois en agrandissant les facultés intellectuelles, comme la seve d'un arbre, qui, se portant presque entiérement sur quelques branches, fait souffrir & languir les autres?

Le désir insatiable de savoir anima Gébelin dans ses premieres études. Souvent il interrogeoit, & la plupart de ses questions étonnoient ses Maîtres, tant il y mettoit de raison, d'ordre & de subtilité. Le brillant spectacle des cieux excitoit

déjà ſa vive admiration, & le jetoit comme en extaſe. Avec quel plaiſir entendoit-il expliquer les phénomenes & le cours réglé des maſſes de feu qui ſont ſuſpendues ſur nos têtes! Son amour pour le travail étoit ſi grand, qu'on le voyoit y conſacrer des journées entieres. L'en arracher, c'étoit lui faire une violence qui lui coutoit un ſacrifice & lui enlevoit une jouiſſance délicieuſe. Ses amuſemens les plus chers étoient la lecture, & l'on peut dire qu'il n'a eu dans ſon enfance que des livres pour hochets; heureux préſage, qui annonçoit ce qu'il ſeroit un jour, puiſque notre vocation eſt ordinairement déterminée par nos premiers goûts.

Le courage, la patience, l'opiniâtreté de Gébelin applaniſſoient devant lui les obſtacles qui rendent la ſcience d'un accès ſi difficile. Rien n'étoit au deſſus de ſon âge, parce que ſon génie ſuppléoit à tout & lui donnoit des forces pour avancer dans la carriere; il n'y marchoit pas, il y voloit. A peine put-il apprécier les Ouvrages des Anciens, qu'il les médita ſans preſque aucun relâche. Eloquence, Hiſtoire, Poéſie, il s'ouvrit tous les tréſors de l'Antiquité. Les beautés qui le frapperent le plus, il les mit comme en dépôt, &, ſemblable à l'abeille qui vole de fleurs en fleurs pour en extraire le ſuc, il recueillit ce qu'il y avoit de meilleur.

A douze ans il étonnoit par l'étendue de ſes lumieres, & paſſoit pour un prodige. Non ſeulement il avoit appris pluſieurs Langues, il s'étoit rendu comme préſens tous les lieux de la Terre; Par l'étude de la Géographie, il connoiſſoit les mœurs, les coutumes, le Gouvernement, & le génie de beaucoup de Nations, dont il poſſédoit très-bien les annales; mais encore il ſavoit le deſſin & la muſique : il copioit avec la plus grande facilité les caracteres des plus anciennes Langues, & avoit une très-belle plume, qu'il perfectionna de plus en plus. On le vit enſuite s'attacher à la gravure, ce qui lui a été d'une grande utilité pour l'exactitude & la correction des planches de ſon Ouvrage.

Dès qu'il eut fini ſes études, ſon pere, qui lui deſtinoit la place de Paſteur, qu'il occupoit, lui fit embraſſer le Miniſtere de l'Evangile. Mais Gébelin ne tarda pas d'y renoncer, pour ſe livrer tout entier à la force de l'inclination qui le lioit aux Sciences. Il regardoit comme un larcin le temps que cet état lui auroit dérobé, & il penſoit que, pour parvenir à ſon but, il falloit fuir toute entrave. Quand on porte des chaînes, on ne peut que ſe traîner lentement. Hiſtoire Naturelle, Mathématiques, Langues mortes & vivantes, Mythologie, Monumens antiques, Emblêmes, Figures hiéroglyphiques, Statues, Médailles,

Pierres, Gravures, Inſcriptions, Arts d'agrément & d'utilité, ce fut alors qu'il étudia, dévora tout ; que s'emparant, ſi je peux m'exprimer ainſi, du champ des connoiſſances humaines, il le parcourut en entier. Il perça la nuit des temps les plus reculés, & s'enfonça chez les Nations les plus anciennes, pour leur arracher le voile dont elles étoient couvertes. Une vérité trouvée le conduiſit à la connoiſſance d'une autre. Ainſi, de degrés en degrés, il alla juſqu'à la ſource des vérités primordiales ; dont il forma, quelques années après, l'enſemble d'où réſulte une lumiere univerſelle.

Rien n'apprend à mieux ſavoir, que lorſqu'on enſeigne aux autres. Si Dumarſais & J. J. Rouſſeau n'euſſent point donné de leçons, le premier n'auroit peut-être pas fait les excellentes obſervations ſur notre Grammaire, & le ſecond n'auroit pas mis tant de profondeur dans quelques-uns des Ouvrages qu'il nous a laiſſés. Pour raffermir la plupart de ſes connoiſſances, Gébelin conſentit à devenir Inſtituteur ; profeſſion honorable aux yeux de ceux qui penſent ſagement. Juſqu'à quand ſera-t-on les eſclaves du préjugé qui la rend aviliſſante ? Il porta un eſprit obſervateur dans la partie inſtructive de l'éducation ; & voyant qu'on ſe ſervoit de regles fauſſes & d'une miſérable routine pour éclairer les

jeunes gens, il fraya à ses Eleves une voie plus sûre & plus courte, en créant des méthodes particulieres. A la faveur de ce fil qu'il leur mit entre les mains, il n'y en eut aucun qui resta dans le labyrinthe.

La vie de Gébelin étoit un enchaînement d'occupations utiles & d'études savantes. Il ne quittoit un travail que pour en reprendre un autre. Souvent il écrivoit sous la dictée de son pere, dont la correspondance s'étendoit au loin. C'est par-là qu'il avoit acquis l'habitude d'écrire avec une vîtesse qui ne le cédoit point à celle de ces habiles Copistes, dont on raconte des choses si surprenantes. Il s'étoit encore tellement accoutumé à lire rapidement, que, du premier coup-d'œil, il embrassoit des pages entieres. Excellent Géographe, il avoit dressé des Cartes de Géographie ancienne & moderne, qu'il avoit rendues justes, précises & neuves, en y appliquant le secours de l'Astronomie, unique maniere de réussir en ce genre. Aussi faut-il être surpris si cette Science, beaucoup plus étendue qu'on ne le pense communément, est restée dans l'enfance jusqu'à nos jours. Auteur des Cartes qu'on trouve dans ses productions, Gébelin a justifié les lumieres géographiques qu'il avoit acquises. Ces talens, qui paroissent si minutieux & de peu d'importance, étoient très-intéressans pour lui, je dirai même nécessaires, en

confidérant la tâche qu'il fe propofoit de remplir.

La mort de fon pere le priva d'un grand ap pui, & lui auroit enlevé la plupart de fes reffources, s'il ne les eût pas retrouvées dans la vive amitié de Chéfaux, qui lui donna un afile & lui procura toutes les douceurs qu'un Homme de Lettres peut défirer. Dans cette intime fociété la fortune étoit en commun, la volonté de l'un faifoit celle de l'autre, leur efprit & leur cœur renouveloient un charme raviffant, qu'on ne fauroit peindre. Gébelin y puifa beaucoup de lumieres, en Aftronomie fur-tout, parce qu'elles étoient plus analogues au genre de travail qu'il avoit adopté. De Chéfaux jouiffoit d'une célébrité qu'il avoit méritée par d'excellens Ouvrages (1) de Mathématiques, & il pouvoit bien inftruire Gébelin fur cette branche de connoiffances.

Les liens, qui les attachant tous les deux d'une maniere délicieufe, formoient leur réciproque bonheur, ne tarderent pas à fe rompre par un événement inattendu. De Chéfaux termina fa carriere dans un âge où l'on fe promet encore de

---

(1) J'en ai parlé dans mes Difcours, où fe trouve dans le fecond volume le Tableau des Ecrivains qui ont illuftré la Suiffe, page 145, Edition de Paris, chez Moutard, Imprimeur-Libraire de la Reine, Hôtel de Cluni, rue des Mathurins.

longs jours. Gébelin en fut consterné ; mais bien loin de plier sous le coup, il fit éclater une grandeur héroïque. Un homme ferme augmente son courage dans le malheur. Gébelin, abandonné à lui-même, prend une nouvelle vigueur, &, plein du sentiment de ses forces, il médite un sacrifice. Depuis long-temps Paris étoit à ses yeux le centre des Sciences, la Patrie des talens, le séjour des Arts, l'Empire du bon goût ; il forme le dessein de s'y rendre. Avant de l'exécuter, il entreprend le voyage du Languedoc, qu'il se rappeloit toujours avec attendrissement (1). En quittant cette province, il cede à sa sœur le petit patrimoine qui lui reste, & vient dans la Capitale, n'emportant que les richesses de son génie, qui ne suffisoient pas, à beaucoup près, pour ses besoins. Hélas ! quel temps fut jamais plus stérile que le nôtre en récompense, d'où naît l'émulation & avec elle le mérite !

A peine y est-il arrivé, que ses idées s'agrandissent encore plus. Le spectacle des monumens superbes qui attirent ses regards, fait fermenter sa tête, & il se trouve haut de douze coudées, sans que l'orgueil l'ait placé sur un faux échafaudage. Bientôt il est en commerce avec les personnes les plus éclairées. Une étroite amitié le

---

(1) *Et dulces reminiscitur Argos*. Virg.

lie avec les Quesnai, les Mirabeau, les La Riviere, les Roubaud, les Dupont, & les autres Penseurs que renfermoit cette classe d'Ecrivains utiles qui ont fixé les vrais principes de l'administration publique. C'est d'eux qu'il prend sur l'Agriculture des idées sublimes, dont le jour répandu sur son Ouvrage, a éclairci tant de doutes & dissipé tant d'obscurités. Le Fondateur de la science économique (1), que la Postérité placera dans le Temple de la gloire avec les Confucius, les Licurgue & les Solon, l'appeloit *son Disciple bien-aimé, dans qui il avoit mis toute sa confiance.* Dire que le Disciple étoit digne de la confiance du Maître, en faudroit-il davantage pour achever d'un seul trait son éloge ?

Si l'on veut voir Gébelin, c'est principalement dans ces lieux si chers aux talens, où le dépôt des connoissances humaines est renfermé, où les emblêmes allégoriques retracent par-tout les Sciences & les Arts, que le Ciel a donnés à la terre pour en faire la gloire & la félicité, où le génie des grands Hommes, reposant en silence,

---

(1) Le Docteur Quesnai, dont le petit-fils, connu par ses talens littéraires, a fait imprimer un Discours pour servir à l'Eloge de Gébelin, qui est écrit d'un style élégant & d'une maniere ingénieuse.

imprime le respect, & force les hommages; dans ces lieux, en un mot, où Gébelin lui-même doit être un jour placé comme un de leurs beaux ornemens. Il ne se borne pas aux Bibliotheques publiques; dès qu'il peut en connoître de particulieres, qui contiennent des livres rares & précieux, il cherche à y être admis. La mienne lui fut toujours ouverte, & le commerce intime que nos goûts établirent entre nous, forma cette liaison, qui a produit dans mon ame un sentiment que la mort seule peut éteindre.

Dans quelles courses, quelles fatigues ce Savant ne s'engageoit-il pas, lorsqu'il avoit lieu d'en espérer quelques découvertes? Il paroissoit se reproduire & oublier jusqu'à ses besoins. O le touchant spectacle que celui de Gébelin, se contentant de la plus simple nourriture, & préférant un peu de pain aux mets les plus exquis, pour prolonger le temps de ses lectures! Ni les sollicitations de ses amis, ni les prévenances de ceux que le vulgaire appelle *Grands*, ni les offres des personnes puissantes en crédit, ne peuvent lui donner une autre forme d'existence. C'est ainsi qu'il passe dans la retraite près de dix années à méditer, à faire mûrir ses idées, à rassembler les matériaux qui doivent servir à son Ouvrage. Enfin le plan en est conçu, la haute Antiquité va être

dévoilée ; & le Monde primitif, comparé au Monde moderne, donnera la preuve que le ſecond n'eſt que la copie du premier.

Dès que ce plan parut au grand jour, il frappa les eſprits par l'étendue des matieres qu'il embraſſoit, & par la révolution des idées qu'il devoit produire. D'Alembert en fut ſi étonné, que, dans un tranſport d'enthouſiaſme, il demanda ſi c'étoit une Société de quarante hommes qui étoit chargée de l'exécuter. Non, c'eſt Gébelin ſeul ; mais Gébelin ne vaut-il pas autant qu'une foule d'Ecrivains réunis ? Devenu l'homme de tous les Siecles & de tous les Peuples, il a remonté par la force de la raiſon vers le berceau de l'Univers, & deſcendant d'âge en âge juſqu'à nos jours, il a vu, obſervé les objets les plus importans, & ſaiſi les rapports cachés qui les lient les uns aux autres. D'un fait il a tiré mille réſultats & mille idées. Secouant le joug des fauſſes traditions, il a impoſé ſilence à l'autorité, il a conſulté la Nature, dévoilé les cauſes premieres, & recréé, ſi je puis ainſi dire, la ſcience par les principes ſimples ſur leſquels il l'a établie.

Un homme qui ne voyoit que des erreurs dans la plupart de nos connoiſſances, qui croyoit ſeul tenir en main la clef des vérités, qui oſoit dire à ſon Siecle : Votre ſcience n'eſt qu'un compoſé d'opinions abſurdes, vous avez pris les ténebres

pour la lumiere ; ouvrez les yeux & détrompez-vous ; un tel réformateur, s'il ne devoit pas être persécuté, devoit au moins essuyer des contradictions. Quand Descartes ébranla les Autels des fausses Divinités, que le temps avoit consacrés dans les Ecoles, on entendit de toutes parts des clameurs s'élever contre lui. Lorsque Newton proposa ses grandes découvertes, les esprits, tyrannisés par la coutume, en rejeterent la nouveauté, & la lumiere de l'évidence resta sous le nuage pendant de longues années. Gébelin parle au nom de la vérité, & l'on refuse de le croire. Les Savans s'agitent, & crient au scandale de la raison. Il en est un qui, sous le masque de l'Anonyme, prend la plume dans la vûe de le combattre ; mais le voile ne le cache point assez pour qu'on ne puisse pas le reconnoître. Gébelin repousse l'attaque, & triomphe de son adversaire en empruntant l'autorité de ses Ecrits. Cette réfutation, vrai modele de sagesse, d'ordre, de goût, de critique, resta sans réponse.

Comme on ne pouvoit terrasser Gébelin par la force, on fit succéder l'adresse à ce moyen, & on lança contre lui les traits mordans de la plaisanterie, arme ordinaire que la foiblesse emploie quand elle a tort, & qui quelquefois décourage plus que la raison même. Mais ces traits se briserent contre la philosophie que Gébelin avoit

dans l'ame. On rit ; il rit également, comme s'il n'avoit pas été l'objet de la plaisanterie, & il s'attira des succès non moins brillans que rapides, par la continuation non interrompue de ses Ouvrages.

Jetons-y maintenant un coup-d'œil, & donnons-en une idée succincte, en parlant toujours d'après leur Auteur.

Si la Providence a créé dans nous des besoins, elle nous a également fourni les moyens de les satisfaire. Ces besoins & ces moyens ont toujours été les mêmes ; donc tout a sa racine dans nos besoins. Soit dans l'invention, soit dans le perfectionnement des Arts, des Loix, des Siences, & des mœurs, les hommes ont dû interroger la Nature, & la Nature a dû leur répondre sans énigme ; donc ce qui a été autrefois, existe maintenant, à la réserve de quelques innovations qui n'ont fait que développer les ressources des premiers individus du genre humain. Ce sont des anneaux d'une seule chaîne, des rayons d'un centre commun.

Sous ce point de vue précis & lumineux, Gébelin forme le dessein de présenter le tableau de l'Univers dans toute son étendue, & d'y placer les objets sans les confondre, sans les croiser. Il entreprend de peindre à grands traits l'histoire de chaque âge, de chaque lieu, en ramassant

les matériaux épars, dont plusieurs sembloient être jetés au hasard, & abandonnés comme des ruines inutiles. Pour donner un ordre qui lie & fasse bien connoître les parties de son vaste monument que composent des tronçons de toute sorte de colonnes; il analyse le Monde primitif. Sa division, facile à saisir, est celle des mots & des choses. Après être entré dans le sanctuaire de la plus haute antiquité, après en avoir découvert les mystères, expliqué les origines & les formes, il calque ensuite sur elle le Monde moderne, & prouve que la langue des premiers Siecles est la nôtre, & que la plupart de nos connoissances sont des canaux de cette source.

Dans la classe des mots, Gébelin met les principes du langage & de l'écriture, la grammaire universelle, la langue primitive, la comparaison des autres langues, & leurs étymologies. Tous ces objets sont unis les uns aux autres, s'éclairent, viennent à leur appui mutuel, &, quoique ramassés dans un court espace, offrent des masses de lumieres auxquelles un esprit droit & juste ne sauroit se refuser.

Les hommes, en communiquant avec eux, employerent l'organe de la parole pour se faire comprendre. Favorisés du don sublime de l'intelligence, ils mirent nécessairement en action l'instrument vocal, qui est comme un miroir fidele

fidele où se répete la pensée. Leur langage ne put être ni l'effet du hasard, ni celui de la convention, & chaque terme eut sa raison particuliere. Obligés d'exprimer leurs idées & leurs sentimens, entourés de modeles propres à leur servir de guide dans leurs expressions, ils durent suivre la trace que leur indiquoit la Nature, & se laissant conduire par l'analogie, moyen aussi court qu'infaillible, ils choisirent les noms qui avoient le plus de rapport avec les objets qu'ils vouloient peindre. Les sons agréables représenterent les objets rians; les sons tendres signifierent les objets affectueux; les sons durs & pénibles tracerent les objets tristes & fâcheux; les sons graves & bien prononcés désignerent les objets traînans, difficiles à se mouvoir.

Tous les tableaux que l'homme trouva dans lui-même, il les reproduisit au dehors par les couleurs les plus simples & les plus vives, par celles des sons imitatifs dont il ne peut pas s'écarter. Les ressources que la Nature lui fournit pour cette peinture, le menerent à celles dont il avoit besoin pour en rassembler les traits, former les groupes & lier les parties, ou plutôt ce furent les mêmes ressources; & la méthode, qui devoit rendre cet ensemble intelligible, brillant, pittoresque, découla de la même regle. Ainsi naquit la langue primitive; ainsi porta-

t-elle ſur une baſe que les efforts du temps ; les ſecouſſes de l'arbitraire, les variations & l'inconſtance de l'eſprit humain n'ont jamais pu détruire ; baſe dont la durée égalera celle des ſiecles & du monde.

Les individus de la ſociété, ſe multipliant de plus en plus, occuperent la ſurface du globe, de telle maniere que la plus grande partie fut placée hors de la portée de la voix. Unis par les nœuds du ſentiment & des néceſſités, il leur falloit donc un art qui repréſentât aux yeux ce que l'organe de la parole peignoit par les tons. Telle fut l'origine de l'écriture, cet Art immuable comme la langue dont il eſt l'image, ſoit que nous conſidérions l'écriture hiéroglyphique, ſoit que nous enviſagions l'alphabétique, qui n'eſt qu'un abrégé de la premiere.

L'étendue des jouiſſances amena celle des beſoins, des idées & des lumieres. Les termes qu'on avoit déjà créés ne furent pas pour lors ſuffiſans, & l'on en forma de nouveaux ; mais comme les hommes étoient dans ce temps-là doués des mêmes organes que ceux qui les avoient précédés, comme ils étoient parfaitement ſemblables aux autres, ils marcherent dans la même voie, & furent maîtriſés par les mêmes principes. Ils ne firent que les appliquer, les modifier, les étendre diverſement ; & quoique les

formes fussent différentes, le fond ne souffrit pas l'altération la plus légere. Il en est donc de la variété des langues, ce qu'il en est du métal, que la plupart des peuples ont pris pour signe de leurs richesses. L'empreinte seule fait le changement de la monnoie particuliere qui circule parmi eux.

Ces vérités une fois établies, les étymologies prennent un caractere déterminé. Cette science si arbitraire, si vaine, si frivole, se dépouille de son enveloppe obscure, qui prête si fort aux conjectures ridicules dont on l'a chargé. Les expressions ont chacune leurs généalogies, & les termes radicaux sont reconnus pour être peres de famille, qui embrassent la terre entiere par leur étendue, ainsi que tous les temps par leurs descendances.

Ce que Gébelin a traité dans la partie des mots, est de la main d'un grand maître. Son origine du langage & de l'écriture, sa Grammaire universelle & comparative, ses Dictionnaires étymologiques, du grec, du latin, du françois, ne laissent rien à désirer par la bonté de la méthode qu'il a suivie. En excitant la curiosité, il la satisfait en même-temps, & il a eu l'art de répandre un vif intérêt sur la sécheresse rebutante de la matiere. Quoique la lecture seule du plan eût fait concevoir de ces divers Ouvrages de

très-grandes eſpérances, l'attente du Public a néanmoins été bien ſurpaſſée. Les Ecrivains de génie, bien loin de manquer à leurs promeſſes, en franchiſſent la borne. Toujours au niveau, ſouvent au deſſus de leurs ſujets, ils dédaignent les petits moyens que la ruſe invente pour tromper le vulgaire ignorant ; leurs forces augmentent dans l'exercice qu'ils en font, & ſemblables à des voyageurs qui découvrent ſans ceſſe un nouvel horizon, la ſphere de leurs idées s'étend à meſure qu'ils avancent dans la carriere.

La claſſe des mots a naturellement jeté Gébelin dans celle des choſes, qu'il a diviſées en antiquités allégorique & hiſtorique. La ſignification propre des termes ne pouvoit peindre que les idées repréſentées par eux, c'eſt-à-dire, des objets ſenſibles & corporels. On n'avoit point de mots pour rendre les êtres non ſenſibles, les idées intellectuelles & abſtraites. On fut donc forcé de ſe ſervir de ſymboles de comparaiſons, & de métaphores. La nature phyſique étant l'emblême de la nature morale, il y eut un rapport intime entre le langage propre & le figuré. Le ſecond ne fut que l'application du premier ; tous les deux repoſerent ſur le même fondement, & l'on exprima les objets ſpirituels par l'image de ceux qui tomboient ſous les ſens. De là ces allégories ſans nombre, défigurées par la rouille

du temps, la barbarie de l'ignorance, un eſprit de critique froidement analytique, & dont l'obſcurité nous enleve une des plus belles portions de la ſageſſe que les Légiſlateurs, les Politiques, les Moraliſtes, les Génies obſervateurs des Siecles les plus éloignés ont dépoſée dans leurs Ouvrages. De là ces monumens muets pour nous, ces inſcriptions ſans ame & ſans vie, parce que nous n'embraſſons pas le ſens de leurs lettres particulieres. De là ces brouillards épais, cette nuit ténébreuſe, qui s'élevant ſur la Mythologie & l'Hiſtoire, les a mêlées, bouleverſées, jetées dans le chaos; ces erreurs monſtrueuſes qui font de la Fable un délire perpétuel; cette grandeur fantaſtique, ces formes giganteſques, imaginaires & bizarres, que nous croyons voir dans les faſtes des peuples, comme dans un nuage lointain. De là, en un mot, ces folies que nous ſubſtituons à la raiſon la plus intelligente & la plus éclairée.

Du moment que la langue & l'écriture primitives ſont trouvées, les étymologies fixées, les mots radicaux connus; du moment qu'on s'enfonce dans la profondeur des âges, pour en bien ſaiſir l'eſprit & les traits caractériſtiques, qu'on étudie les monumens de l'antiquité, qu'on obſerve les beſoins de l'homme, qu'on compare & voit les objets dans leur enſemble, la vérité quitte le puits où elle s'étoit enfermée, & vient

régner ſur la terre. L'allégorie offre des images nettes & ſans ambiguités, les hiéroglyphes s'éclairciſſent, les énigmes s'expliquent, les emblêmes perdent leur obſcurité, les ſymboles ſe développent, les inſcriptions revivent, les opinions s'affermiſſent, les faits s'enchaînent, les traditions ſont marquées au ſceau de la certitude; tout parle, & la lumiere, qui brille du plus vif éclat, fait ſortir un monde nouveau des ruines de l'antiquité.

C'eſt alors que déroulant le tableau des grands objets de la Nature, qui échappent à nos regards, on s'inſtruit de ce qu'il y a de plus eſſentiel à connoître; que ſe tranſportant dans le ſein des peuples les plus reculés de nous, vivant en quelque ſorte, & converſant avec eux, on les voit agir, on ſuit la marche de leurs arts, de leurs loix, de leurs travaux, de leurs vertus, de leurs vices; on apprend leur ſyſtême religieux & leurs cérémonies, leurs diverſes doctrines & leurs maximes, leurs fêtes & leurs jeux, leurs uſages & leurs manieres de vivre, les vrais noms de leurs Rois & de leurs Héros, leur Géographie, leur Chronologie, enfin la cauſe des événemens dont les mouvemens rapides ont entraîné leurs revers & leur gloire; objets nobles & touchans, peintures piquantes, qui compoſent moins l'Hiſtoire des Nations que celle de l'eſprit & du cœur

de l'homme. On ſe perſuade alors, par l'expérience de tous les Siecles, que l'ordre ſeul fait proſpérer les Empires, & qu'on peut meſurer la durée de leur vie par celle de leur amour pour la juſtice; que ſans l'ordre l'ignorance regne, les devoirs ſont méconnus, les droits uſurpés, les propriétés envahies, la tyrannie ſe place ſur les trônes, & change les Souverains en des monſtres, qui ne reſpirent que le ſang; les ſujets indociles briſent le frein de l'indépendance, la ſociété ſe rompt, l'homme n'eſt rien, & l'Univers diſparoît; que par l'ordre l'erreur eſt exilée de la terre, l'équité triomphe & refrene l'ambition, ſource ordinaire des malheurs publics; l'harmonie ſe maintient dans le corps politique, la paix fleurit & répand les richeſſes d'une main libérale; les Etats ſont heureux, parce que tous les individus ſont des concitoyens & des freres.

Avec quelle élévation de ſentiment & quelle chaleur de pinceau Gébelin montre-t-il la néceſſité de cet ordre ! Avec quelle éloquence lui rend-il hommage ! Il y ramene ſes idées principales, il y appuie ſes réſultats, & voit le beau, le moral, l'utile, là où l'on ne voyoit avant lui que menſonge, confuſion & déſordre.

Qu'on liſe ſon explication des trois Allégories orientales, ſur leſquelles les Savans ſe ſont en

vain tourmentés pour les rendre intelligibles, & l'on sera surpris du jour qu'il fait briller en perçant leur écorce. La Fable représente Saturne, la faux à la main, égorgeant ses enfans pour s'en nourrir; Mercure avec un caducée, Conseiller & Interprete de Saturne; Hercule armé d'une massue, vainqueur du lion, & montant au Ciel après avoir livré douze combats. Sous la plume de Gébelin, les apparentes absurdités de ces personnages prétendus s'évanouissent, & l'objet le plus avantageux, le plus important, dont on avoit masqué la physionomie, reprend ses traits & sa couleur naturelles. Ce ne sont ni des Dieux, ni des Conquérans que ces Allégories renferment, mais l'art qui a civilisé les hommes, les a liés en société, & leur procure la subsistance nécessaire à la conservation de leurs jours, l'art par l'excellence, l'appui de tous les Arts, de toutes les Sciences, de tous les Empires, l'Agriculture (1).

(1) L'Allégorie de Saturne signifie l'invention de l'Agriculture. Sa faux est l'instrument dont on moissonne les champs; ses enfans sont les récoltes qui nous nourrissent. L'Allégorie de Mercure, l'Interprete de Saturne, offre l'invention de l'Astronomie-Pratique, d'où est né le Calendrier, sans lequel le Laboureur seroit dépourvu de guide & marcheroit en tâtonnant. Son caducée est la sphere qui

Gébelin a reproduit cette vérité ſous des faces plus étendues, en donnant l'Hiſtoire civile, religieuſe & allégorique du Calendrier. La matiere étoit neuve, & avoit été négligée juſqu'à nos jours, comme un déſert aride, quoiqu'elle ait pour objet l'utilité publique & le bien le plus général, quoiqu'elle tienne de ſi près à la peinture des connoiſſances, des coutumes & des mœurs de toutes les Sociétés agricoles, quoiqu'elle en faſſe même une des plus eſſentielles parties. Gébelin l'a traitée à fond, & n'a rien oubliée de ce qui y eſt relatif. Après avoir fait connoître l'origine du Calendrier, il décrit celui des principaux peuples de l'antiquité; il en apprend les différentes parties, & l'uſage auquel elles furent employées; il montre comment ſe formerent les heures, les ſemaines, les mois, les années, les ſaiſons; quelles furent la nature & la diverſité des fêtes établies pour attirer ſur la terre les bienfaits du Ciel, pour rendre la joie commune, & reſſerrer par-là la chaine qui uniſſoit les hommes, pour donner à leurs travaux plus d'activité, pour piquer leur émulation & les

---

peint les révolutions du Soleil. L'Allégorie d'Hercule déſigne le défrichement des terres; & le nombre de ſes combats marque les travaux de la campagne, diſtribués pour chaque mois de l'année.

porter à des efforts, qui, en leur faisant aspirer à la supériorité, augmentassent leur adresse & leur force. Enfin il explique la Mythologie du Calendrier, & enseigne que les Divinités, dont la Religion Païenne étoit presque entierement tissue, ne furent que des êtres personnifiés pour représenter les portions, les productions ou les travaux de l'année.

Dans son génie symbolique des Anciens, où il étend les preuves qui établissent incontestablement les systêmes des Allégories, il en dévoile également plusieurs qui peignent des instructions philosophiques, des préceptes, de grandes vérités.

Ses dissertations tendent vers le même but, & confirment de plus en plus que tout a sa cause dans la Nature; principe sûr, rayonnant de lumieres, d'où partent, comme d'un foyer, une foule de traits étincelans qui servent à éclaircir les sujets les plus enveloppés de nuages. Je passe sous silence ses Essais sur l'Histoire Orientale, sur le Blason & la Monnoie; son explication du bouclier d'Achille, qui a fourni au premier des Poëtes épiques, des images si riches & si pompeuses; l'origine des chiffres Romains & Arabes, le rapprochement des sept Rois administrateurs de plusieurs Peuples. Quoique ces morceaux contiennent des découvertes & des vûes neuves, de belles idées, des détails amusans & bien propres

à exciter l'attention, l'abondance des matieres ne me permet que de les indiquer. Je me borne donc à parler de la dissertation sur les figures bizarres qui ont été inventées pour inspirer des leçons de sagesse sous une forme recréative, mais qui, malheureusement détournées de leur primitive institution, sont devenues un des plus grands fléaux de la Société, en devenant l'aliment des vices, la ruine des mœurs, la chute des fortunes, & le désespoir des familles.

L'opinion commune fixe l'origine des cartes Françoises au regne d'un Souverain (1), qu'un triste accident replongea dans l'enfance en affoiblissant ses organes. La plupart des Savans prétendent qu'on s'en servit pour bercer l'ennui & tromper les infirmités de ce Prince malheureux. Quelques-uns assurent qu'elles sont plus anciennes, puisque Charles V, attentif à veiller sur tout ce qui pouvoit contribuer au bonheur de ses Peuples, les dévoua à la proscription, & les foudroya par un Edit (2). Gébelin pense que les cartes Françoises ont été imitées des Espagnoles; que celles-ci, qui sont l'image des Tournois, devenus si fort à la mode sous l'Empire de la Chevalerie, prennent leur source dans les tarots. Selon lui,

(1) Charles VI.

(2) Il date de 1369.

ce jeu peu connu en France, vient des anciens Egyptiens. C'eſt l'ouvrage de leur ſublime Philoſophie, le fruit de leur ſageſſe, le code de leur doctrine pure, le ſeul livre de cette Nation immortelle qui ait évité les coups deſtructeurs du temps, & les ravages de l'ignorance, mais qui peut tenir lieu de bien d'autres par les beaux traits de moralité qu'il contient. Gébelin en a fait graver les principales figures, & donné une explication qui attache & inſtruit juſqu'aux perſonnes pour leſquelles ce jeu eſt une énigme.

Il nous apprend lui-même comment il vint à bout d'en dévoiler l'Allégorie continue. L'aſpect ſeul d'une figure fut pour lui un trait de lumiere qui diſſipa les extravagances dont elle étoit chargée. En examinant tout le jeu, il y appliqua avec la rapidité du génie, qui compare & juge en même temps, les connoiſſances qu'il avoit ſur les Egyptiens, & il trouva entre ces objets des rapports ſi frappans, qu'il n'y eut plus de ténebres & de doutes. Dès-lors la prétendue folie fut déclarée ſageſſe; & le jeu des tarots, connu par Gébelin dans ſon enſemble, paſſa dans ſon eſprit pour être Egyptien.

Il s'étoit tellement rendu maître de ſon ſyſtême par de profondes méditations, il le mettoit en pratique avec tant de ſuccès, que voyant des caracteres d'une langue dont il n'avoit aucune teinture,

il découvrit le ſens de pluſieurs expreſſions. C'eſt ainſi qu'il devina l'inſcription placée ſur la tombe d'une Momie, quoiqu'elle n'offrît que des lettres imparfaites, des lacunes, des mots preſque entiérement effacés. Sur une copie de cette inſcription qu'on lui envoya, non ſeulement il la déclara Phénicienne, mais encore il en débrouilla le texte, de maniere à le rétablir dans ſon entier. C'eſt ce qui fut vérifié, lorſqu'on eut fait revivre l'inſcription en éloignant les obſtacles qui interceptoient ſa lumiere. Ces traits, dont on ne peut conteſter la véracité, m'ont paru former une preuve trop marquée de la ſagacité merveilleuſe de Gébelin, pour les oublier dans ſon éloge.

Je ne puis donner qu'une eſquiſſe de l'immenſe tableau du Monde primitif comparé au Monde moderne. C'eſt dans l'Ouvrage même qu'il faut en voir le développement & l'étendue. Sans doute l'Auteur peut s'être trompé quelquefois, ſur-tout dans les étymologies, & il l'avoue lui-même; mais il n'eſt point de production ſortie de la main des hommes qui ne renferme des taches. Les erreurs de Gébelin (1) ne ſont pas eſſentielles, & d'une nature à renverſer ſon ſyſtême, inébranlable par les fondemens ſur leſquels il l'a jeté. Quel Ouvrage nous auroit-il laiſſé,

(1) J'en ai parlé dans mes Diſcours, tome II, page 169.

s'il eût eu le temps de remplir tout ſon plan ! L'Ecrivain (1) déſigné par Gébelin même pour en être le continuateur, peut ſeul nous conſoler de ſa perte. Le Dictionnaire Oriental que l'Eleve a tracé d'après les principes du Maître, ne laiſſe aucun doute ſur le ſuccès de ſes travaux futurs.

Cicéron, louant Varron, dit qu'il a été le plus ſoigneux, le plus grand inveſtigateur de l'Antiquité. Lorſqu'on parle de Gébelin, ne doit-on pas tenir le même langage, au moins avec autant de juſtice ? Perſonne n'a poſſédé à un plus haut degré que lui cette hardieſſe, cette indépendance, qui ne plie jamais ſous le joug de l'opinion, cette tête mâle qui penſe avec force & d'après elle-même, ce coup-d'œil obſervateur, cet eſprit de réflexion, qui, creuſant toujours, trouve toujours de nouvelles choſes, cette ſcience animée & certaine qui ne ſort pas des livres, mais des monumens & des faits. On ne ſera point ſurpris de ce que j'avance, ſi l'on a lu ſes Productions avec l'impartialité, l'attention & l'intelligence néceſſaires pour en bien juger.

Au talent fécond de penſer, de réfléchir, de raiſonner, au mérite des connoiſſances les plus étendues, Gébelin joignoit celui d'écrire avec une prodigieuſe facilité & une rare élégance.

(1) M. Moulinier, de Geneve.

En considérant la quantité de livres qu'il lui a fallu lire, on ne comprend pas comment il a eu le temps de mettre au jour tant d'Ouvrages (1). Composition, correction d'épreuves, correspondance de plusieurs sortes, seul il suffisoit à tout, sans que son style pur, clair, brillant, plein d'attraits & d'harmonie, ait souffert la moindre atteinte. Il revêt ses idées d'images pour convaincre & plaire tout à la fois; il orne sa philosophie des fleurs d'une diction agréable & naturelle; & après avoir emprunté le pinceau de Jules le Romain, il se sert du coloris de l'Albane. O vous dont l'érudition glacée est sans substance & sans vie, vous, les tyrans des graces, qui, dans votre austérité scrupuleuse, étouffez leurs charmes enchanteurs, prenez Gébelin pour modele, & votre élocution se dégagera de son aspérité sauvage! Eclairés par la raison, échauffés par l'imagination, conduits par le bon goût, vous lui imprimerez le mouvement & la chaleur dont elle a besoin pour parler aux sens, vous rendrez sa couleur riante, & l'embellirez sans ornement ambitieux, sans pompe & sans luxe; intéressans dans le fond, vous deviendrez attachans par la forme.

---

(1) Neuf gros volumes *in*-4°., sans compter beaucoup de manuscrits.

L'Académie Françoise, dont la destination est le perfectionnement de la Langue, avoit bien apprécié la plume de Gébelin. Pour appuyer son entreprise aussi utile qu'effrayante, que couteuse, elle lui adjugea deux fois de suite le Prix (1) qu'elle assigne à l'Auteur qui, durant l'année, fait imprimer la Production la plus estimable. Jamais destination ne fut mieux placée; & le Public, bien loin de réformer ce jugement, le confirma par les plus flatteurs suffrages.

L'Ouvrage de Gébelin, que la Postérité regardera encore d'un œil favorable, est le Musée, auquel il a donné le jour. Presque toutes les Sociétés Littéraires qui sont parvenues à la célébrité, ont passé par une sorte d'enfance avant d'arriver au point de leur grandeur. Il n'en a pas été ainsi de ce Musée; dans son berceau même il a déployé de l'énergie, & il est né tout formé; à peine a-t-il paru, qu'il a jeté un éclat capable de fixer les regards. On a toujours vu dans son sein des Ecrivains judicieux, des Poëtes agréables, des Traducteurs fideles, élégans & précis, des Savans profonds, des Magistrats integres & ingénieux, qui unissent les travaux de leur état

(1) C'est une somme de 1200 livres, léguée par feu M. de Valbelle. Des établissemens semblables suffisent pour mettre un nom à couvert de l'oubli.

au

au commerce des Muſes, des Amateurs d'un goût épuré, dont la critique eſt un flambeau qui éclaire les pas de la Jeuneſſe, trop empreſſée d'aller au devant des ſuccès. Les Rois d'Egypte répandoient leurs bienfaits à pleines mains ſur les Gens de Lettres qui compoſoient leur Muſée d'Alexandrie. Une circonſtance heureuſe viendra peut-être, où le premier de nos Muſées recueillera les mêmes avantages. La gloire en ſera principalement due à la ſage adminiſtration & au zele actif de Gébelin.

Cet homme univerſel, ce Philoſophe des Savans, avoit de la douceur dans les mœurs, du liant dans le caractere, de la naïveté dans les procédés, de la candeur, de la franchiſe, de la bonhommie dans toute ſa conduite; qualités ſi communes aux talens les plus diſtingués, mais ſi rares dans le monde, quoiqu'on les aime, & peut-être par la raiſon qu'on les aime beaucoup. Sa ſimplicité diſpenſoit en quelque ſorte du reſpect qu'on devoit avoir pour lui, & conſoloit les eſprits vulgaires de la ſupériorité de ſon génie. Ce n'étoit pas un Maître, mais un inférieur ou un égal qu'on croyoit voir dans lui; tant il deſcendoit de ſa hauteur, pour ſe mettre à la portée de tout le monde, & ne paroître qu'un homme commun. Il diſoit avec Pythagore, qu'on ne devoit pas *ſortir du grand chemin.* Fidele à cette

maxime, il fuyoit toute affectation, toute singularité, qui, en faisant remarquer, donne des ridicules.

Quoique sa société fût beaucoup plus parmi les livres que les hommes, il avoit néanmoins évité cette âpreté rebutante qu'on contracte dans le commerce avec les premiers. Il connoissoit les usages reçus dans les Siecles, auxquels il se conformoit, en gémissant sur les entraves que produisent les bienséances futiles de convention, & jamais on ne l'a vu manquer d'égards, d'attentions, d'affabilités, de prévenances. Persuadé qu'entre l'ignorant & l'érudit il n'est qu'un intervalle étroit qui les sépare, il ne méprisoit personne. Il parloit peu, parce qu'il pensoit beaucoup, parce que les hommes profonds conservent un esprit de recueillement & de retraite dans le tourbillon du monde, formé par l'oisiveté, nourri par la frivolité, mais bientôt accablé par l'ennui; parce que voyant l'erreur dominer dans la plupart des hommes, il ne vouloit pas sans cesse les contredire, irriter, humilier par-là leur orgueil, consumer son temps dans de vaines disputes, où l'on commence par raisonner, & où l'on finit par ne plus s'entendre. Sa conception forte & rapide produisoit la pensée avec sa propre expression; aussi s'énonçoit-il avec précision & clarté.

On auroit désiré qu'il eût eu la conscience,

la vraie meſure de ſon mérite, qu'il n'apprécioit pas à ſa juſte valeur. Modeſte dans la gloire, fatigué, pour ainſi dire, de ſa célébrité, il ſe déroboit aux hommages qu'on s'empreſſoit de lui rendre; mais moins il aimoit à paroître, plus on ſe plaiſoit à le tirer de l'obſcurité, & à réparer ſes injuſtices envers lui-même. Il n'a point écrit dans la vûe de ſe faire un nom, mais uniquement par le déſir d'être utile à ſon Siecle & aux Siecles à venir. Sa réputation s'eſt formée ſans intrigues, & il ne l'a point travaillée comme beaucoup d'Auteurs qui ſe jettent dans des partis, prodiguent la louange, & ſe ſervent de toutes les impoſtures que l'amour-propre leur inſpire, pour augmenter la renommée de leurs talens.

La ſolitude étoit une de ſes plus douces ſatisfactions. Souvent il ſe replioit ſur lui pour goûter avec délice la jouiſſance de ſon être, & ſentir le néant de tout ce qui nous environne. Son ame tranquille ne chériſſoit que les tranquilles plaiſirs. La paſſion de l'étude repouſſoit loin de lui toutes celles dont les douceurs ſont empoiſonnées, & qui, ſous une apparence trompeuſe de bonheur, ne laiſſent que des regrets après elles. Exempt des orages du vice, il ſavoit commander aux penchans impétueux, réprimer ſes déſirs, & les renfermer dans les limites d'une modération raiſonnable. Etant un jour à la table d'un des hommes

ivres de luxe, & qui croient suppléer, par un faste éblouissant, le mérite qui leur manque; on servit un mets précoce, dont la nouveauté faisoit presque tout le prix : *Eh quoi!* dit-il en le voyant, *ne pense-t-on pas pouvoir parvenir au temps de la saison qui le rend commun?* Ce langage, plein de sens & de moralité, me paroît digne des Sages qui ont honoré la Grece plus que ses Conquérans & ses Héros.

L'amour de l'indépendance, & une noble fierté écarterent toujours Gébelin du chemin de la fortune. Cette fausse & perfide Divinité, à laquelle la plupart des Mortels font de si grands sacrifices sans se la rendre favorable, n'enflamma jamais son cœur. Il regarda la pauvreté comme la véritable opulence, & vécut content dans la médiocrité de ses ressources. Cependant il auroit pu aussi aisément atteindre aux richesses, qu'il auroit été difficile de les lui faire désirer. Je me trompe, les richesses, il les souhaita, mais à la vue de l'infortune, & pour soulager ses cruelles rigueurs.

La sensibilité dont il étoit doué, l'affectoit du malheur d'autrui, comme s'il lui eût été propre. Il souffroit avec ceux qui souffrent, & ne sortoit de cette déchirante situation, que quand on avoit appliqué à leur plaie un remede salutaire. Dans ces sollicitations il s'oublioit toujours. On étoit si accoutumé à cet abandon de lui-même, qu'un

homme en place, le voyant un jour entrer chez lui, prévint sa démarche en lui demandant *quel étoit le malheureux dont il venoit plaider la cause*. Gébelin apprend que deux Proteſtans, frappés par le glaive des Loix, gémiſſoient, depuis plus de quarante années, ſur le mobile élément des eaux, dans les chaînes de la ſervitude. Il ne les connoît pas, mais le titre d'hommes malheureux leur donne des droits à ſa bienfaiſance. Il prie & ſupplie en leur faveur. Elevé au deſſus de la timidité qui lui eſt naturelle dans ſes propres intérêts, il n'eſt point arrêté par la crainte de l'importunité. Plus il trouve d'obſtacles, plus il s'arme de courage & redouble ſes inſtances. Enfin ſes vœux ſont remplis ; la joie renaît dans le cœur de ces infortunés dévoués à la ſouffrance, leurs fers tombent, & ils deviennent libres. Que ne pouvez vous faire entendre les cris de votre reconnoiſſance, vous qui reçûtes de Gébelin une des plus riches faveurs dont jouiſſe l'humanité ! Ah ! ſans doute ils ſeroient plus éloquens que tous les accens de ſon foible Panégyriſte.

Les ſervices de Gébelin n'étoient pas des liens qui captivent, & il paroiſſoit les oublier dès qu'il les avoit rendus. Il ſe croyoit aſſez payé du bien qu'il avoit fait, par la voie douce & touchante dont ſon cœur étoit pénétré. Ce tribut pur qu'il retiroit du bienfait, ſans rien prétendre,

ſans rien vouloir, lui étoit plus ſenſible que la plus vive gratitude. Un Homme de Lettres, à qui il avoit été utile, lui témoignoit un grand déſir de lui prouver ſa reconnoiſſance. *Vous ne m'en devez pas*, lui répondit Gébelin, *je vous ſuis au contraire redevable du plaiſir que vous m'avez procuré en vous obligeant.* Qu'il faut avoir le ſentiment bien délicat, pour parler en ces termes !

Mais ſi les ſervices de Gébelin étoient en quelque ſorte un ſecret pour lui, ceux qu'il recevoit ſe préſentoient ſans ceſſe à ſa mémoire ; il les publioit par-tout, & quelquefois il en augmentoit l'importance. Une conduite auſſi généreuſe le rendoit ſupérieur aux bienfaits qu'il reſſentoit. Avec quel épanchement de cœur parle-t-il, dans ſon Ouvrage, des deux reſpectables amies (1) qui avoient été l'appui de ſes jours & le ſoutien de ſes travaux ! Annonce-t-il la mort de l'une, ſa douleur éclate, il croit ne pouvoir s'acquitter envers elle que par des regrets

---

(1) Meſdemoiſelles Linote & Fleuri. La premiere, qui mourut il y a quelques années, avoit appris la gravure pour aider Gébelin, & diminuer les frais immenſes de ſon entrepriſe. Pluſieurs Planches du Monde primitif ſont ſon ouvrage. La ſeconde lui avança cinq mille livres, quand il fit imprimer ſon premier volume. Elle regarde maintenant la famille de ſon ami comme la ſienne propre.

éternels ; il loue ſes talens, ſes vertus & ſes lumieres ; ſon ſtyle eſt celui d'une ame remplie d'eſtime, & d'une tendreſſe vraiment filiale. Excité par ſa reconnoiſſance, il n'a paſſé ſous ſilence aucune marque de bontés qu'on lui a donnée pour l'encourager dans la carriere de ſes occupations littéraires. S'il a profité des idées de quelques Savans, il ne leur en a point dérobé l'honneur, & n'a jamais manqué une occaſion de les nommer.

L'injuſtice ne corrompoit point les jugemens de Gébelin, & il rendoit au mérite ce qu'il lui devoit. Il étoit incapable de ces jalouſies trop ordinaires, qui enfantent la diſcorde parmi les Ecrivains, & attirent des ſcenes déshonorantes pour l'eſprit humain ; comme s'ils devoient ſervir aux ignorans, non de Maîtres, mais de jouets ; comme ſi le champ de la Science n'étoit pas ouvert à tout le monde, & que la moiſſon abondante de la gloire y fût excluſivement deſtinée pour quelques-uns d'entre eux. Bien éloigné d'imiter certains Littérateurs, qui gardent leur érudition pour eux ſeuls, parce qu'ils craignent de voir la réputation des autres s'affermir & s'étendre, Gébelin aimoit à communiquer ſes connoiſſances, & ſe proportionnoit à la foibleſſe des perſonnes auxquelles il diſpenſoit la lumiere. *La République des Letres*, diſoit-il, *n'eſt point*

une arene, & nos plumes des inſtrumens de pugilat. Reſpectons-nous, aimons-nous, éclairons-nous mutuellement, & au lieu de nous écraſer les uns les autres, élevons en ſociété l'édifice de la vérité qui nous a été confiée pour la félicité générale. Heureuſes les Nations, ſi ceux qui ſe livrent aux Sciences ſe conduiſoient conſtamment par cette regle ! Heureux les Gens de Lettres, dont le repos ne ſeroit pas troublé par des haines invétérées & des guerres déplorables !

Avec des qualités auſſi belles, Gébelin ne pouvoit manquer d'être un bon ami ; oui, il le fut. Ni l'intérêt, ni la vanité, ne firent naître dans lui ce ſentiment ſi néceſſaire au bonheur d'une ame bien née, & ſans lequel l'Univers n'eſt, ſelon le Chancelier Bacon, qu'un déſert immenſe. Il ſe confondoit avec ſes amis, il vivoit dans eux, il leur laiſſoit leurs jouiſſances, pour ne partager que leurs peines, & leur prêter une main ſecourable dans l'adverſité. Les ſacrifices, qui étonnent les êtres vulgaires, ne lui coutoient preſque rien, quand il pouvoit les obliger ; ſes démarches étoient ſans bornes, & il ne s'arrêtoit qu'aux autels de la Vertu. Hommes fiers & dédaigneux, qui ne cherchoient pour amis que de vils flatteurs & des eſclaves rampans, vous n'étiez pas dignes de Gébelin ! Une amitié auſſi ſublime que la ſienne ne ſe ſeroit point avilie

dans la corruption, & par les bassesses que vous demandez. *S'il étoit possible*, s'écrioit-il, *qu'un de mes amis exigeât de moi des foiblesses, il seroit bientôt mon ennemi.* En effet, les hommes comme lui sont autant de Rutilius; héros de l'amitié vertueuse, ils excitent le mécontentement, & s'attirent l'inimitié de ceux qu'ils aiment, plutôt que de se prêter à leurs injustices.

La constance de son travail, & son application continuelle à l'étude, avoient prodigieusement altéré la santé de Gébelin. Une pierre, formée dans les reins, & dont la nature le délivra sans aucun secours étranger, en devint la triste suite. Quoiqu'il ne se trouvât pas dans l'âge qu'environnent les infirmités, il éprouvoit néanmoins la langueur du dépérissement. Les efforts toujours renaissans de l'esprit amenent de bonne heure la vieillesse. Attaqué d'une vive maladie, Gébelin recourut à M. Mesmer; & si le traitement du Magnétisme animal n'ôta point la cause de ses souffrances, du moins il les suspendit. A peine Gébelin put reprendre la plume, qu'il l'employa, par reconnoissance, à venger ce Médecin des attaques vigoureuses que son systême essuyoit parmi nous. Un esprit solide & raisonneur se montre par-tout de même. Gébelin ramassa dans son pamphlet tous les motifs les plus

favorables à la cauſe qu'il défendoit, & il les préſenta avec une adreſſe ſéduiſante.

Peu de temps après, la fuite du repos, le beſoin de s'occuper, la crainte de déplaire au Public par le retardement de ſon Ouvrage, l'impatience d'arriver au terme de ſa courſe littéraire, lui firent recommencer ſes travaux avec plus de chaleur qu'auparavant. Sa maladie ſe renouvela bientôt. Le chagrin de voir ſéparer (1) ce qu'il avoit cimenté de ſa plus tendre affection, en augmenta la violence; il ne put y réſiſter, & mourut le 10 Mai 1784, dans la ſoixantieme année de ſon âge.

Au bruit de ſa mort, mon cœur fut vivement ému. Je ſentis tout à coup dans moi le vide affreux que fait la perte d'un ami véritable. Hélas! combien il eſt difficile d'en former un (2), & avec quelle lenteur le temps acheve-t-il cet ouvrage! Gébelin n'avoit beſoin ni de marbre ni de bronze pour paſſer à la Poſtérité. Ses Productions ſeules ſont un monument qui ſuffit pour immortaliſer ſa mémoire. Cependant je voyois avec regret ſes cendres abandonnées & confondues parmi

---

(1) Son Muſée, que des diſſentions auxquelles il ne devoit pas s'attendre, partagerent en deux.

(2) Le bon, le judicieux & ſage Plutarque, dit dans ſon Traité de la pluralité des Amis, qu'il faut avoir mangé un minot de ſel avec ceux qu'on veut aimer.

celles de ceux qui ſuivent un autre culte que celui dont l'Egliſe Romaine fait profeſſion. La vive amitié que je lui portois, & la célébrité qu'il s'étoit acquiſe, ſur-tout chez les Nations étrangeres qui l'avoient jugé beaucoup plus favorablement que la nôtre, me déterminerent à ſolliciter la permiſſion de lui donner une autre ſépulture. Je l'obtins ſans aucun obſtacle, quoi qu'en aient dit quelques Papiers publics, voués à l'impoſture, au menſonge, à la calomnie; & le corps de Gébelin fut tranſporté le 2 Juillet de la même année, dans mes Jardins de Franconville, où, durant ſa vie, il venoit quelquefois doubler mes plaiſirs en les partageant. Le tombeau (1) que je lui ai élevé, eſt placé dans un endroit écarté, qu'il choiſiſſoit pour réfléchir & promener ſes idées philoſophiques ſur le tableau de la Nature, qui ſe préſentoit non loin de lui dans toute ſa beauté. J'ai tâché d'imiter ſa ſimplicité, & d'exprimer par des allégories la vaſte étendue de ſon génie & de ſes connoiſſances. Le cercueil de plomb où il ſe trouve, eſt couvert d'une pierre ſur laquelle on voit Hermès traçant des carac-

(1) Il a fourni le ſujet d'une gravure qui entre dans la collection de celles de mes Jardins. On trouve cette collection à la ſuite de la Deſcription qui en a été faite par M. le Prieur, ancien Profeſſeur de Grammaire à l'Ecole Militaire; elle ſera bientôt accompagnée d'un Supplément.

teres hiéroglyphiques. Quatre colonnes environnent le tombeau. Il en est une où j'ai gravé cette inscription, dégagée de toute recherche pompeuse : *Passant, vénérez cette tombe, Gébelin y repose.* Sur les faces sont des tablettes de marbre, qui présentent l'Alphabet des Langues primitives.

O mon ami ! si la mort, en te dérobant à la Terre, m'a privé d'un des biens les plus précieux ; elle ne m'a point tout enlevé de toi, puisque ta cendre me reste, & que ton nom est gravé dans mon cœur avec des traits à jamais durables. Oui, tu y vivras éternellement. Rempli du souvenir de ma perte, j'irai souvent vers ta tombe épancher mes sentimens, & faire entendre mes regrets. Souvent je lirai tes profonds Ouvrages, où tu t'es peint si fidélement, & je méditerai sur ton ame douce, sensible, bienfaisante. C'est ainsi que je tâcherai d'adoucir les rigueurs du sort qu'on ne sauroit changer. Puisse cet écrit, en consacrant ma douleur, réveiller la justice de ceux qui te refusent le tribut d'une admiration sincere & légitime ! Puisse-t-il étendre ta gloire, comme tu le mérites, & faire tenir de toi ce langage dont se servira la Postérité pour te juger : *Gébelin fut un homme bon & aimable, il fut un des plus grands génies de sa Nation !*

FIN.

